

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.



Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 c. de plus par trim.^e pour l'étranger.

En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, une suite de Gravures coloriées, format in-4.^o oblong, de Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes, port franc. Les Livraisons de l'année 1813, comprendront les N^{os} 367 à 385.

P A R I S.

Ce 4 Mars 1813.

L E M A R D I G R A S.

Le jeune Dermont étoit depuis quelques années à Paris, absent de son village, éloigné de ses parens. Avant de partir, il avoit juré solennellement à son père, de venir le revoir toutes les automnes; mais les sermens des jeunes-gens qui partent pour Paris, ressemblent un peu à ceux des ivrognes. Chaque année Dermont avoit trouvé un prétexte plausible pour ne pas quitter la capitale; chaque année d'ailleurs, si Dermont avoit négligé d'aller voir son père, il avoit eu grand soin de lui envoyer le mémoire de ses dépenses; le mémoire avoit produit son effet, le papa s'étoit mis en colère, et le moyen qu'un fils prenne, pour rendre visite à son père, le moment où celui-ci éprouve un courroux juste et naturel! On s'écrivait; c'étoit de tendres reproches d'un côté, des excuses tant bonnes que mauvaises de l'autre, la brouillerie duroit jusqu'au premier janvier: le fils ne manquoit pas d'adresser la lettre la plus soumise et la plus respectueuse au cher auteur de ses jours, et ce dernier, les larmes aux yeux, s'empressoit de mander avec le solde des mémoires de l'année passée, les étrennes du nouvel an, et le pardon général de toutes les inconséquences et de toutes les folies du jeune homme jusqu'à ce jour. L'automne dernier, même manque de foi de la part de Dermont, même envoi de mémoires, même lettre au premier janvier; mais la tendresse

paternelle étoit épuisée sans doute, et depuis trois ou quatre mois le papa étoit sourd et muet. Renfermé dans son château avec ses gens et ses voisins, notre vieillard avoit juré de renoncer au reste du monde et même à son fils si celui-ci ne faisoit point les premiers pas vers lui. Quelques amis employés adroitement par Dermont auprès de son père n'en obtinrent que cette réponse : « Qu'il revienne comme l'enfant prodigue, et peut-être je tuerai le veau gras : ce n'étoit pas là le compte de mon jeune homme pour qui la capitale avoit de jour en jour plus d'attraits, et qui craignoit comme la mort le séjour du donjon de ses ancêtres. Je trouverai le moyen d'attendrir mon père, dit-il un jour, après quelques instans de réflexion; et puisque mes prières, ma situation cruelle, le vide de ma bourse, et mes dettes ne peuvent rien sur son cœur, vite! une plume, de l'encre, du papier, que ma main tremblante trace ces mots : « Je suis bien malade et je n'ai que la force d'en prévenir mon père. » Le billet fatal ne fut pas plutôt parvenu au vieux bonhomme, que tout fut en l'air dans le château : un des valets partit en courrier extraordinaire, chargé d'une assez forte somme pour rassembler tous les doyens de la Faculté, et la missive portoit que si le malade n'alloit pas mieux à l'arrivée du messager, le père se rendroit lui-même à Paris pour prodiguer ses secours au pauvre malade que l'on prioit de ne pas se chagriner pour ses anciennes dettes, et de ne songer qu'à se mettre en état d'en faire de nouvelles. Le valet fut bientôt d'intelligence avec son jeune maître dont on prolongea la convalescence jusqu'à la fin de février; et alors par une autre ruse, on engagea le père à se rendre à Paris. Le bonhomme y arriva le jeudi gras à minuit : il fut fort étonné en descendant de voiture de trouver l'hôtel où logeoit son fils éclairé par des lampions, et la rue encombrée de voitures. Il voyoit des masques par-ci par-là, des apprêts de festin, il entendoit le pas des danseurs et le son des violons; et le vieillard de s'écrier : Ah! mon dieu, quel bruit! mon pauvre fils doit en avoir la tête cassée! qu'est-ce donc que tout ceci? — Monsieur, c'est qu'on donne à dîner au premier, il y a fête au second, et thé au troisième. — Et mon fils, mon cher enfant? — Il est lui-même au bal de l'Opéra. — Un convalescent au bal! — Mais, monsieur, il n'y a pas de convalescence qui tienne c'est aujourd'hui le jeudi gras. — Quel parti prendre? Le pauvre père attendit, sans se coucher, son fils jusqu'au lendemain à sept heures. Dermont rentre la figure pâle comme un homme qui a passé plusieurs nuits au bal ou plutôt comme un convalescent. Le bonhomme lui prodigue tour-à-tour et caresses et reproches : le besoin mutuel de repos met fin au babillage de l'un, à l'embarras de l'autre. Le lendemain le vieillard, un peu remis de sa fatigue, recommence et ses tendresses et sa morale. Le costume du jeune homme lui paroissoit fou, extravagant. Sortons un instant, lui répond le fils, vous en verrez bien d'autres à chaque pas. En effet, ils allèrent sur le boulevard, où abondent les élégans et les désœuvrés. Eh bien!

mon p
tout su
mettre
risques
qui s
encor
— Il
de la c
gens e
qui per
n'ont r
engage
de lui
bien d
naval
Les de
la foul
lantern
la tête
» peup
où il r
de ses
patien
jeune
conver
carnav
Jeu
il se m
à suppl
carnav

Tiv
bals d
habits

Sou
Ces
rappo
libre
« F
intrig

(x) U
en pap
Gilles-

mon père, s'écrioit Dermont? — Il est vrai, répliquoit le vieillard tout surpris. — Falloit-il me singulariser et ne devais-je pas me mettre comme tout le monde? — Oui, mais ce cabriolet où tu risques de te casser le col? — Regardez-donc tous ces cabriolets qui sont arrêtés ou qui passent en brûlant le pavé. — C'est encore vrai; mais ce valet-de-chambre qui a l'air de te voler? — Ils sont tous de même à Paris, et j'ai trouvé le plus honnête de la capitale. — Mais pourquoi trois chevaux? — Tous ces jeunes gens en ont bien davantage. — Et tes dettes? — J'ai un bon père qui peut les payer, et la plupart des originaux que vous rencontrez n'ont ni père ni mère. . . . pour faire au moins honneur à leurs engagements. Folies, folies, disoit le père à demi fâché; et le fils de lui répondre, encore vingt-quatre heures et vous en verrez bien d'autres. Pendant la durée des trois jours gras ou du carnaval, Dermont promena son père dans toutes les rues de Paris. Les dominos, les curieux, les voitures, les allans, les venans, la foule qui se pressait autour du bon provincial, qui voyoit cette lanterne magique pour la première fois, lui firent presque perdre la tête; « et comment mon fils pourroit-il être sage au milieu d'un » peuple de fous! » C'est tout ce qu'il put dire jusqu'au moment où il remonta en voiture, pressé d'aller retrouver la paix au sein de ses pénates. Une réflexion faisoit pourtant prendre un peu de patience au père; il faut, disoit-il, que jeunesse se passe; et le jeune homme de son côté, il faut que les vieillards grondent; mais convenons que jamais on ne mit plus à profit la circonstance du carnaval!

Jeunesse se passera en effet, et plus vite que Dermont ne pense; il se mariera, il aura des enfans, et gare à lui; il aura à son tour à supporter les folies, les dépenses de ses enfans et leurs tours de carnaval.

LE CENTYEUX.

Tivoli a autant de vogue que les années précédentes. Aux trois bals des jours gras, presque tous les travestissemens étoient des habits de caractère.

SOUVENIRS ET PORTRAITS; 1780—1789; par *M. De Levis*. (1).

Ces souvenirs sont semés d'anecdotes; celle que nous allons rapporter concerne le duc de Guines, homme d'esprit, fort libre dans ses propos.

« Pendant tout un carnaval, M. de Guines s'étoit diverti à intriguer deux jeunes dames très-aimables, et il avoit mis tant

(1) Un volume in-8° de 268 pages; prix, 5 francs, et port frauc, 6 francs, en papier vélin, 10 et 11 francs; à Paris, chez F. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n. 10.

de circonspection dans ses propos , qu'il leur avoit été impossible de le reconnoître. Cependant , à force d'importunités , elles avoient obtenu qu'il se nommeroit le dernier bal. Ce jour fatal arrivé , le masque reparoit à l'heure accoutumée , mais avec tous les signes d'une profonde mélancolie ; il demande , il supplie que l'on n'exige point l'exécution d'une promesse faite trop inconsidérément ; il conjure ces dames qu'on lui laisse un secret dont dépend son honneur et peut-être sa vie. Toutes ces instances ne font que redoubler leur curiosité ; elles insistent , il cède ; et après leur avoir fait jurer qu'elles garderoient le plus inviolable silence , il entre avec elles dans une loge des premières. J'aurois dû dire pour l'intelligence de l'histoire , que , dans l'automne qui précédoit ce carnaval , un assassinat affreux avoit été commis à quelques lieues de Paris , avec des circonstances atroces , que le meurtrier , homme au-dessus du commun , étoit connu , mais qu'il avoit échappé aux poursuites de la justice. Ce fut le nom de ce personnage odieux que le duc de Guines jugea à propos de prendre : je suis , dit-il , avec un profond soupir et d'une voix sombre , un misérable indigne de pitié ; le tendre intérêt que vous me témoignez va se changer en horreur : n'importe , je l'ai promis..... vous l'exigez..... je suis le malheureux N. , ce meurtrier..... Il n'eut pas besoin d'en dire davantage , les deux dames se levèrent en criant : le scélérat ! le monstre ! qu'on l'arrête. Calmez-vous , Mesdames , leur dit le duc de Guines en se démasquant ; j'ai voulu savoir jusqu'à quel point on pouvoit compter sur vos promesses et sur votre discrétion. Cette plaisanterie eut beaucoup de succès. »

~~~~~

### LE BAL DE L'OPÉRA.

Minuit.

- Est-ce bien toi , Valsin , que je vois au bal de l'Opéra ?
- C'est moi-même.
- Es-tu seul ?
- Hélas ! oui.
- D'où vient ce long soupir ?
- C'est que je pouvois y venir avec une femme charmante.
- Diable.... et pourquoi donc cette femme charmante n'est-elle pas sous ton bras ?
- Mon ami , c'est que je l'aime.
- Tu le crois.
- C'est sûr , j'en perds l'appétit.
- C'étoit donc une raison d'aller.....
- Non pas.
- Explique-toi.
- Je lui aurois parlé de ma *tendresse*.
- Voyez le grand mal.
- Je lui aurois fait mille aveux.
- Très-bien.
- Je l'aurois ennuyée.



— C'est possible, cependant l'amour a un accent particulier qu'une femme reconnoît bientôt et qui fait excuser les redites.

— Sans doute, une passion vive peut bien faire bâiller, mais elle intéresse en faveur de celui qui l'éprouve... J'ai eu tort.

— Très-grand tort, il faut toujours prendre le bras d'une jolie femme, quelque chose qu'il en puisse arriver.

— Je suivrai tes conseils.... Ah! mon ami.

— Qu'est-ce? que regardes-tu?

— C'est elle.

— Qui?

— Elle!

— Ah! je comprends, c'est la femme adorable.

— Mon cher, je te quitte, je cours...

3 heures.

— Valsin, Valsin, je te cherche, tu as vu le tendre objet de ta flamme, et je pense que tu l'en es donné.

— Laisse-moi.

— De l'humeur?

— Je suis furieux.

— Contre qui?

— Contre moi.

— Comment?

— Je suis un fou, un sot, un imbécille. Le mari étoit au foyer, j'étois avec *elle* dans les bancs de l'amphithéâtre.

— Fort bien.

— Fort mal, je ne lui ai pas dit un mot.

— Oh! ceci passe la permission, je ne te comprends pas.

— Je suis désespéré... Mais voilà, ma chienne de raison faisoit des siennes.

— Au bal de l'Opéra?

— Elle me disoit qu'il étoit affreux de chercher à entraîner une jeune femme sans expérience, dans une démarche inconsequente.

— Quelles lubies! on ne fera jamais rien de toi.

— Il y aurait de quoi se pendre.

— C'est ce que tu pourrais faire de mieux.

— C'est maintenant que je l'ai ennuyée! Deux heures avec une femme pour lui parler des lustres, de la poussière, de la foule, misérable!

— Adieu.

— Tu m'abandonnes?

— Tu n'es pas digne de te promener avec moi. Va, fuis, cache ta honte.

Nos deux jeunes gens se séparèrent et je les perdus de vue.  
Je rencontrai successivement une foule de personnes que je n'aurois jamais imaginé y trouver.



Le *sensible* Ernest, par exemple, qui a perdu sa fille, il n'y a pas plus de six mois, et qui étoit là oubliant le deuil qu'il disoit avoir dans l'ame. . . . Quel motif l'attiroit au bal? je ne sais: il suivoit de près une petite dame en domino bleu; il est sorti, puis rentré; il avoit quelque chose de bizarre dans le regard.

Léon venoit ensuite, rêvant je gage, à quelque plan d'opéra-comique. Pour exciter sa verve, je l'ai vu plusieurs fois aller au buffet prendre des bouillons et du vin de Bordeaux. C'est un garçon qui se soigne; il feroit bien aussi de soigner un peu sa femme, petit être délicat, qu'il fait mourir de chagrin, de jalousie.

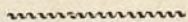
Qui voit Léon voit Alfred; c'est un attachement nouveau, mais vil. Alfred au bal! eh! comment a-t-il fait? ce matin il a laissé protester devant moi deux billets. . . .

Quant à Hector, je ne m'étonne pas de le trouver ici rayonnant; il conduit depuis deux heures une beauté bien mise, élançée, et qui, si elle n'est de bon ton, paroît l'être du moins: il n'a pas cessé de lui parler dans l'oreille. Patience, encore quelques tours et la montre s'arrêtera, le ressort sera usé; il s'est meublé l'esprit ce matin au cabinet de lecture de la rue de Grammont; mais enfin quelque bien fourni que soit un répertoire, il faut pourtant qu'il s'épuise. . . .

Ne me trompé-je point? c'est Alphonsine? La plaisante aventure. Son mari qui la disoit dévote!

Et vous Armand, grave personnage s'il en fut jamais, au bal aussi? Tout le monde s'en mêle: vieux, jeunes, sages, prudes, coquettes; c'est une fureur: le carnaval fait voir le fond de bien des choses, et douter de la solidité de bien des principes.

LE RÔDEUR.



ARNOLDIANA, ou SOPHIE ARNOULD ET SES CONTEMPORAINES; RECUEIL CHOISI D'ANECDOTES PIQUANTES, DE RÉPARTIES ET DE BONS MOTS DE MADemoiselle ARNOULD; précédé d'une notice sur sa vie et sur l'Académie impériale de musique; par l'auteur du *Biévriana*; avec cette épigraphe: *Son cœur n'eut jamais part aux jeux de son esprit* (1).

En tête de ce volume se trouve le buste de l'actrice, vue de face; elle chante dans le rôle de Zirphé du ballet de Zélindor.

« Sophie Arnould, dit l'auteur de l'*Arnoldiana*, joignoit à une figure gracieuse un son de voix qui ravissoit et une sensibilité

(1) Un volume in-12 de 380 pages, prix, 3 francs 50 centimes, et, port franc, 4 francs 50 centimes; à Paris, chez Gérard, libraire, rue St.-André-des-Arcs, n.º 59.

qu'elle  
étoit mo  
et l'ense  
heureus

La be  
duire da  
bres. U  
Modène  
de la je  
joignit h

Sophi  
royale c  
l'auteur  
tueuse,  
lui avai  
formé so  
Favart f

Bern  
D'Alem  
coup d'  
times.

Sur la  
chapelat  
l'auteur  
tuelle av  
par les  
nuelle d

« Sop  
ce que l  
comme  
réflexion  
qui l'av



qu'elle savoit communiquer à tous ceux qui l'écoutoient ; sa taille étoit moyenne et bien prise ; elle avoit surtout des yeux superbes , et l'ensemble de ses traits lui donnoit une de ces physionomies heureuses qui flattent et plaisent au premier aspect. »

La beauté de la voix de Sophie avoit engagé sa mère à la conduire dans des communautés où elle chantoit les leçons de ténors. Un jour qu'elle étoit allée au Val-de-Grâce , la princesse de Modène , qui y faisoit sa retraite , entendit les accords mélodieux de la jeune cantatrice et voulut la connoître. A cette protection se joignit bientôt celle de M<sup>me</sup> de Pompadour.

Sophie Arnould débuta le 15 décembre 1757 , à l'Académie royale de musique. « Elle parut aux yeux des connoisseurs , dit l'auteur de l'*Arnoldiana* , l'actrice la plus naturelle , la plus onctueuse , la plus tendre qu'on eût encore vue. » Mademoiselle Fel lui avoit enseigné l'art du chant ; et Mademoiselle Clairon avoit formé son jeu. Dorat la célébra dans son poëme de la déclamation. Favart fit pour elle le madrigal suivant :

Pourquoi , divine enchanteresse,  
Me troubles-tu par tes accens ?  
Tu me fais sentir une ivresse  
Qui ne va pas jusqu'à tes sens.  
Peut-être que dans ma jeunesse  
Mon bonheur eût été le tien :  
Je t'aime , et le temps ne me laisse  
Que le désir.... Désir n'est rien.  
Ah ! tais-toi ; mais non , chante encore ;  
Qu'avec tes sons voluptueux  
Mon reste d'ame s'évapore ,  
Et je me croirai trop heureux.

Bernard , Marmontel , Rullhières , Laujon , la chantèrent aussi. D'Alembert , Duclos , Helvétius , Mably , J. J. Rousseau et beaucoup d'autres , eurent avec elle des rapports plus ou moins intimes.

Sur la fin de sa vie , elle se lia avec l'abbé Lemonnier , ancien chapelain de la Sainte-Chapelle. « Il étoit vraiment curieux , dit l'auteur de l'*Arnoldiana* , d'entendre converser cette femme spirituelle avec cet ingénieux fabuliste ; tous deux sembloient rajeunir par les grâces de l'esprit ; leur conversation étoit une joute continue de bons mots et de saillies piquantes. »

« Sophie Arnould joignit aux talens qu'elle déploya sur la scène ce que l'étude ne donne pas , cet esprit vif et brillant qui s'échappe comme par éclairs , et qui dans ses saillies porte le caractère de la réflexion. Cette femme rare fut vivement regrettée de tous ceux qui l'avoient connue , des mélomanes pour ses talens , des gens



d'esprit pour sa conversation, et de ses amis pour son bon cœur. »

On a remarqué que les trois plus grandes actrices du dix-huitième siècle, Clairon, Damesnil et Arnould, ont fini leur brillante carrière en 1802.

### ÉPIGRAMME.

Maitresse, amis, faisoient mon bien suprême;  
Je l'avourai; je croyois comme un sot  
Avoir la chose et n'avois que le mot;  
Car à Paris vous savez comme on aime.  
On me trompoit; je me trompois moi-même.  
La vérité, le temps m'éclaira bien!  
Et désormais, libre de tout lien,  
Maitresse, amis, n'ont plus rien qui m'occupe.  
Mais est-ce vivre, hélas! que n'aimer rien?  
Dieux! rendez-moi le honneur d'être dape.

LE BRUN.

### MODES.

Les liserés lilas ou vert tendre, que quelques modistes mettent sur des chapeaux blancs, sont très-étroits: les fleurs, voilà l'ornement principal. Après le lilas, la fleur la plus commune est la jacinthe double. On porte encore des roses. Pour simplifier les bouquets à la jardinière, quelques fleuristes placent sur une même tige, du lilas de Perse, des narcisses, des violettes, etc. Ce ne sont pas seulement des toques rondes, mais des bonnets à pointes, ou cornettes, que les modistes font en tulle. Les longs réseaux de soie plate, surtout les réseaux couleur de rose, sont toujours à la mode.

Quantité de robes de bal ont eu pour garniture une guirlande de deux sortes de fleurs disparates, géranium, par exemple, et rose. Cette guirlande étoit placée entre un gros rouleau de satin et une ruche de tulle.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1295.

*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N°. 185, près le boulevard, à côté du café. Les abonnemens durent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*

